JEAN RICHEPIN 1849–1926

Les deux paradis

A la porte du manoir,
Dans le froid et dans le noir,
Sous son froc qui s'effiloque,
Un vieux moine est arrêté.
Sa barbe, tout d'un côté
Flotte au vent comme une loque.
A son flanc, un chapelet
Pend ; à son nez violet,
Un autre, en glaçons, breloque.

Par le judas, le portier
Lui dit : « Retourne au moutier,
« Puisque l'aumône on t'a faite.
« A quoi bon voir nos barons,
« Montrer à leurs ventres ronds
« Ton ventre plat de prophète ?
« Pourquoi rester là, têtu ?
« Moine, moine, que veux-tu ?
— Je veux faire aussi la fête. »

« Seigneur, un vieux moine est là,
« Demandant place au gala.
— De par Dieu, qu'on la lui donne ! »
Et quand le moine est entré,
Dans le grand fauteuil doré
On l'assied près de Sidone
La flamboyante putain,
Qui lui dit : « Prends du festin
« Ta part à bedon-bedonne.

— A tous ceux qui sont ici,
« Dames et barons, merci ! »
Fait l'autre en séchant un verre
D'un seul trait à rouge-bord.
« Festoyons donc ! Mais d'abord,
« Devant vous que je révère,
« Laissez-moi dire pourquoi
« J'ai de mon couvent si coi
« Renié la loi sévère.

« Voici quelque quarante ans
« Qu'au beau temps de mon printemps
« J'y suis entré plein de zèle
« Pour le service divin,
« Renonçant à tout, le vin,
« La pitance et la donzelle,
« Afin qu'au paradis bleu
« La Sainte Gloire de Dieu
« Daignât m'appeler vers elle.

« Or, un scrupule m'a pris :
« Est-il juste, le mépris
« Qu'on a de chose inconnue ?
« Non. Aussi, rompant mes vœux,
« Une fois au moins je veux,
« Malgré ma tête chenue,
« Goûter à ces plaisirs vains,
« Les bons plats et les bons vins
« Et la chair de femme nue.

« Si je les trouve en effet
« Pareils au tableau qu'en fait
« Notre prieur à son prône,
« Joyeux je dirai que j'ai
« A l'aveugle bien jugé,
« Les jaugeant juste à leur aune,
« Et que perdre ça, c'est peu,
« Pour voir au paradis bleu
« Dieu sourire sur son trône.

« Si par contre il m'advenait
« De découvrir que ça n'est
« Pas si piteux qu'on le prêche,
« Si je sens tout mon gosier
« En buvant s'extasier
« Que le vin ne soit pas rêche,
« Si mon sexe reverdi
« Se prend à marquer midi
« Au baiser d'une peau fraîche,

« Alors, connaissant le prix
« De ça que j'eus en mépris,
« Je serai d'autant plus brave
« De le mépriser toujours,
« Et jusqu'au bout de mes jours
« J'irai remettre à l'entrave,
« Pour gagner le paradis,
« Ma panse et mon vieux radis
« Redevenu pauvre rave. »

Quand il eut ainsi parlé,
Ayant le palais pelé,
Nouveau verre emmagasine ;
Puis, la serviette au menton,
Gueule prête au gueuleton,
Nez tourné vers la cuisine,
Avec grâce et majesté
Dit le Benedicite.
En embrassant sa voisine.

On en était aux chansons.
« Mais, ma foi, recommençons ! »
Fait le seigneur charitable.
« Le laisser tout seul dîner,
« Et nous, tristes, ruminer
« Comme des bœufs à l'étable,
« Serait indigne de lui
« Qui chez nous perd aujourd'hui
« Son pucelage de table. »

Et chacun approuvant ça,
Le repas recommença.
D'abord, deux soupes superbes :
Un hoche-pot au miton
Et le potage breton
Nommé de congre aux six herbes.
Puis, des hors-d'œuvre de choix :
Saucissons, concombre, anchois,
Tas de crevettes en gerbes.

Aux poissons le premier tour !
Un plat d'or : rougets autour
D'un grand homard écarlate.
Sur un plat vert, à côté,
Deux bars, un saumon truité
Qu'un hachis d'huîtres dilate,
Et, sur un plat d'argent blanc,
Trois dorades dont le flanc,
Gonflé de laitance, éclate.

Soupes, hors-d'œuvre et poissons
Font verser aux échansons
Les vins de topaze et d'ambre,
Yquem, Xerez, Marsala,
Madère, et, par-ci par-là,
Brûlant comme du gingembre,
Un doigt de très vieux cognac
Aussi doux dans l'estomac
Que le soleil en Décembre.

Les appétits s'aiguisant
Vont s'attaquer à présent
Au bataillon des entrées :
Ragoûts cuits sur les tisons
A feu lent, cuisons-cuisons,
Roux, onctueuses purées,
Sauces courtes, lourds coulis,
Oignons s'écrasant en lits,
Daubes et galimafrées.

C’est, après un miroton,
La braisade de mouton,
La poitrine et les éclanches,
L’échine et les deux gigots,
Sur lesquels les haricots
Font de jaunes avalanches,
Flocons d’or larmés d’argent
Par les gousses d’ail nageant
En croissants de lunes blanches.

Puis, deux ténébreux civets,
Quatre canards aux navets,
Six langues à la carotte,
Des tripes !… « Holà ! Sifflons
« D’autres vins que les vins blonds ! »
Avait dit le moine « Crotte !
« Nous faut du rouge, et du frais !
« De ceux qu’on lampe à longs traits,
« Non plus de ceux qu’on sirote ! »

Et pour se curer les crocs
Buvait à même les brocs,
Soufflant comme un qui déboise,
Buvait les crus sans dangers,
Les clairs Beaujolais légers,
Ou les petits vins d’Amboise,
De Chinon et de Bourgueil,
Lesquels n’ont pas d’autre orgueil
Que de fleurer la framboise.

« Maintenant, passons aux rôts ! »
Dit le moine entre deux rots.
« Mais n'omettons, je vous prie,
« Quelques légumes avec.
« Sans eux, le rôt semble sec.
« A leurs sucs il se marie.
« Et non plus n'oublions pas
« Que la fin d'un fin repas
« De salades soit fleurie. »

Et voici, sur des réchauds,
Petits pois, culs d'artichauts
En barigoule et tortue,
Choux verts, choux blancs, choux mignons,
Céleris et champignons,
Puis la barbe, la laitue,
Le chicon, le pissenlit,
Cependant, qu'on établit
Au mitan une statue,

Un veau rôti tout entier,
Au-dessus d'un bénitier
Creux comme un nombril d'ogresse
Et plein d'un jus gras fumant,
Veau devant qui, saintement,
Le moine, fou d'allégresse,
A crié : « Prosternons-nous !
« C'est le veau d'or ! A genoux !
« Alleluia pour sa graisse ! »

Sans compter que, très plaisants,
Six chapons et six faisans,
Deux côtes de bœuf sanglantes,
Trois lièvres, râbles lardés,
Trois filets de porc en dés,
Et vingt cailles succulentes,
Au bord du plat en ourlet
Egrènent leur chapelet
Pour oraisons avalantes.

Chapelet dont chaque Ave
D'une rasade est lavé,
Les grands crus entrant en ligne,
Bordelais et Bourguignons,
Rouges et chauds compagnons
Dont le vaillant moine est digne,
En buvant tant, que son nez
Semble à ses yeux étonnés
Fleurir comme un pied de vigne.

Et, tandis que tous, lassés,
Dès longtemps en ont assez,
Lui, de faim, de soif égale,
A tout rend toujours raison ;
De tout, vin, chair, venaison.
Sans faire ouf il se régale,
Disant : « Voici quarante ans,
« De Carême en Quatre-Temps,
« Que mon ventre a la fringale. »

Fruits, flans, gâteaux en décor,
Longuement il bouffe encor.
« A présent, plus qu'un hommage, »
Dit-il, « et pour terminer,
« Au bouquet de ce dîner,
« Le vénérable fromage ! »
Il le fait, boit du Corton ;
Puis, s'essuyant le menton,
Gémit : « C'est tout ? Quel dommage ! »

Mais Sidone, l'accolant,
Dit : « Comme il est peu galant !
« As-tu donc oublié, moine,
« Qu'il te reste, Dieu merci,
« A goûter encor ceci ? »
Et, rougissant en pivoine,
Se retrousse et fait voir son…
Dont le moine eut grand frisson
Et le poil droit sur la couenne.

« Soit, dit-il, peau contre peau !
« Je planterai mon drapeau
« Dans ta brèche, ô citadelle ! »
Et donc, il l'emporte au lit.
Mais comment il y remplit
Douce besogne auprès d'elle,
Je n'en sais rien ; car ce n'est,
Pendant qu'il paillassonnait,
Pas moi qui tins la chandelle.

Tout ce que je peux vraiment
Vous dire, c'est qu'en aimant
Il dut être autant d'attaque
Que lorsqu'il but et mangea ;
Car vers la mi-nuit déjà,
Choit le fond du lit qui craque,
Et l'on entendait Sido
Crier qu'elle manquait d'eau
Et qu'elle en avait sa claque.

Ce qu'il y a de certain,
C'est que le moine au matin
Entre les seins de Sidone
Très doucement trépassa,
En lui murmurant : « Viens ça,
« Qu'un bon avis te guerdonne !
« En vérité, je le dis,
« Il n'est rien qu'un paradis ;
« C'est celui-là qu'on se donne.

« Mais peut-être j'aurais dû
« A celui que j'ai perdu
« M'en tenir ; car, vois, je crève
« Pour un bonheur tôt quitté,
« Tandis que d'éternité
« J'emplissais chaque heure brève ;
« Et de tous les paradis,
« Le plus réel, je le dis,
« C'est encor celui qu'on rêve, »